Mme de La Sablière recueillif vingf années chez elle le célèbre fabuliste. La Fontaine était de la plus grande insouciance sur ses affaires; Mme de La Sablière s'en occupait pour lui. Elle ne fut pas seulement son amie, elle fut son économe : elle réglait toutes ses dépenses, et se faisait un plaisir d'entrer dans tous ces détails minutieux que l'amitié ennoblit. La Fontaine perdit une amie si précieuse : M. Hervart la remplaça. La manière dont ses services furent offerts et acceptés est remarquable : « J'ai appris, dit Hervart à La Fontaine, que vous avez perdu Mme de La Sablière, et je viens vous proposer de venir vous établir chez moi. — J'y allais, » lui répondit-il. Ce mot fait l'éloge de tous deux

On aime aussi à citer la conduite de Boileau envers son ami Patru. Cet avocat célèbre, pressé par la nécessité, sur ses vieux jours, se vit obligé de vendre sa bibliothèque. Boileau l'acheta, la paya, et exigea que son ami en gardât la jouissance jusqu'à sa mort.

L'amitié dans la maladie.

Bentink fut attaché au prince Guillaume d'Orange dans son enfance; il était le compagnon assidu de ses plaisirs et de ses études. Leur amitié crût avec l'âge, et Bentink donnna une preuve touchante de la sienne. A l'âge de seize ans, le prince fut attaqué de la petite vérole; elle se trouva être de la plus mauvaise espèce. Les médecins, conformément à l'ignorance et à la pratique du temps, la jugèrent mortelle, à moins qu'un jeune homme de l'âge du malade, et qui n'aurait point eu cette cruelle maladie, ne consentit à coucher avec lui. Ils prétendaient que ce corps sain, en prenant la petite vérole de cette manière, se chargerait de toute sa malignité et sauverait le malade. Bentink demanda,

Célèbre poëte, mort en 1711.
Né en Hollande, créé pair d'An Voir page 168.

comme une grâce, qu'on lui permît de sauver la vie de son ami. Le conseil des médecins fut donc suivi; il eut même le succès qu'ils en attendaient : Guillaume se rétablit par degrés, et vit avec la plus vive douleur dans un grand danger l'ami qui s'y était généreusement exposé pour lui. Il ne le quitta point, il le servit luimême, et prit à peine la nourriture qui lui était nécessaire, tant que la maladie de Bentink dura. Ces preuves réciproques de dévouement rendirent ces deux jeunes gens plus chers l'un à l'autre; et dans la suite, lorsque le prince fut devenu roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, son amitié pour Bentink sembla prendre encore une nouvelle force.

L'amitié dans le malheur : Lysimaque.

Le philosophe Callisthène, ayant suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines de l'armée d'Alexandre et l'ami de Callisthène, ne cessa point de venir le voir. Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria de discontinuer ses visites: « Laissez-moi, lui dit-il, supporter seul mes malheurs; vous les rendriez plus cruels, si vous vous exposiez à les partager.— Je vous verrai tous les jours, répondit Lysimaque: si le roi vous savait abandonné des honnêtes gens, il n'aurait plus de remords, et vous croirait vraiment coupable. Non, la crainte d'encourir sa disgrâce ne me fera pas abandonner un ami malheureux. »

Mécontentement et réconciliation : Aristippe.

Il faut se passer l'un à l'autre bien des choses si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux aime et pardonne davantage. Dans un transport de colère, le philososphe Aristippe' s'était brouillé avec Eschine son ami. « Eh bien, lui diton, qu'est donc devenue l'amitié qui vous unissait tous deux ? — Elle dort, répondit Aristippe; mais je vais la réveiller. » Il court aussitôt chez Eschine : « Me crois-tu donc tellement endurci, dit-il, que je sois incapable de réparer mes torts? — Ah! tu l'emportes en tout sur moi, s'écria Eschine vivement ému; ce que je devais faire, c'est toi qui le fais. » Il n'y eut point entre eux d'autre explication, et leur amitié se ranima, plus vive et plus tendre que jamais.

Damon et Pythias.

Deux jeunes Syracusains, Damon et Pythias, étaient amis. Une douce conformité de sentiments avait donné naissance à leur amitié, et la pratique des plus nobles vertus l'avait cimentée. En ce temps-là Syracuse était gouvernée par un tyran², à qui toute vertu faisait ombrage. Sous un prétexte frivole, il condamna Damon à périr.

La mère et la sœur de Damon habitaient dans une ville peu éloignée. Damon demanda au tyran la permission d'aller les embrasser une dernière fois, et promit d'être sous quatre jours de retour à Syracuse pour subir son arrêt.

La demande parut si extraordinaire au tyran, qu'il sourit de pitié. « Me crois-tu assez simple, dit-il, pour me fier à ta parole? Et qui me sera garant que, si je te laisse aller, tu reviendras?

— Moi, dit Pythias, qui avait accompagné son ami devant le tyran. S'il n'est pas revenu au jour et à l'heure marqués, je consens à mourir à sa place. »

Le tyran accepta cette offre avec joie. Quoi qu'il arrivât, il était sûr d'une victime : les deux amis lui

étaient aussi odieux l'un que l'autre. Jugeant le cœur d'autrui par le sien, il se croyait certain que Damon, une fois hors de sa puissance, ne reviendrait pas, et qu'ainsi, de ces deux jeunes gens si célèbres par leur vertu, l'un périrait, l'autre serait déshonoré.

Le quatrième jour arrive; l'heure fatale approche. Tous les habitants de Syracuse, rassemblés sur la place où était dressé l'échafaud, attendaient l'événement avec anxiété: Damon ne paraissait pas; Pythias dans sa prison faisait des vœux pour qu'un obstacle s'opposât au retour de son ami. Enfin, l'heure est arrivée; on vient le chercher; et, tandis que le peuple frémit de douleur et que le tyran s'abandonne à une cruelle joie, Pythias monte sur l'échafaud.

Mais tout à coup, au mîlieu du silence universel, un cri se fait entendre : « Le voilà! c'est Damon! » et ce cri est répété par le peuple entier. Éperdu, hors d'haleine, Damon, qu'une rivière débordée avait empêché d'arriver plus tôt, se précipite dans la place, monte sur l'échafaud et serre dans ses bras son ami, qu'il arrose de ses larmes.

Alors s'élève entre les deux jeunes gens un combat de générosité qui eût arraché des larmes aux cœurs les plus insensibles : « L'heure est passée, disait Pythias, c'est à moi de mourir. — C'est moi qui suis condamné, répondait Damon, c'est à toi de vivre. »

Le tyran, tout barbare qu'il était, ne put résister ni à un tel spectacle ni à l'admiration et à l'attendrissement qui éclataient de toutes parts. Il les épargna l'un et l'autre, et le peuple, poussant mille cris de joie, les reconduisit chez eux en triomphe.

Antonio et Roger.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre Français, étaient dans les fers à Tunis, lorsque cette ville était encore un repaire de pirates : le premier s'appelait Antonio, Roger était le nom de son compagnon d'esclavage.

^{4.} Vivait dans le ve siècle av. J C. 2. Denys. Voir 213.

Le hasard voulut qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation des malheureux: Antonio et Roger en goûtèrent toutes les douceurs, et dès ce moment il leur sembla que le poids de leur chaîne était plus léger.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne. L'Espagnol, un jour, s'arrête et jette un regard sur la mer : « Mon ami, dit-il à Roger avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau : que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme et mes enfants qui m'appellent ou qui donnent des larmes à ma mort. » Antonio était absorbé dans cette pensée accablante; chaque fois qu'il revenait à la montagne, il promenait ses tristes regards sur cet immense espace qui le séparait de son pays.

Un jour, il embrasse avec transport son camarade: « J'apercois un navire, mon ami; tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi? dans quelques heures, si tu veux, nous serons libres. Oui, dans quelques heures ce navire passera à environ deux lieues du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude? - Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort: tu iras trouver mon père, tu lui diras.... — Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger! Eh! me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant si je te laissais dans les fers?... - Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. - Je suis ton ami, repart l'Espagnol; mes jours sont les tiens; nous nous sauverons tous deux; va, l'amitié me donnera des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. - Il est inutile, Antonio, d'y penser; cette ceinture m'échapperait, ou je t'entraînerais avec moi ; je serais la cause de ta perte. - Ne crains rien ... Mais on nous épie , taisons-nous. »

Ils se remettent à leurs travaux. Quelques heures après, ils se trouvent un moment hors de la portée de la vue de leurs gardiens. On apercevait distinctement le navire. « Viens, saisissons l'occasion, » s'écrie Antonio en entraînant Roger sur une roche escarpée. Roger refusait toujours : « Je causerai ta perte, disait-il. — Une dernière fois, dit Antonio, laisse-toi conduire, ou je renonce moi-même à me sauver. »

Le jeune Français consent enfin, il saisit le bout de la ceinture de son ami, et tous deux s'élancent dans la mer.

Antonio fait des efforts incroyables; il se sent animé d'une force surhumaine. Les marins du navire considéraient avec curiosité et surprise l'objet presque imperceptible qui s'agitait au-dessus des flots; on met une chaloupe à la mer; elle se dirige vers ce point; elle recueille Antonio, dont les forces étaient presque épuisées, et l'ami qu'il avait sauvé avec lui par son généreux dévouement.

Le littérateur et le médecin.

Un littérateur et un médecin étaient unis par une amitié généreuse et tendre. Le médecin étant tombé malade, son ami courut auprès de lui. « O mon ami, lui dit le médecin, j'ai reconnu que ma maladie est contagieuse; ne laissez entrer personne dans ma chambre; il n'y a que vous qui deviez m'approcher. »

Ames sublimes! toutes deux également admirables!... Car on ne sait qui portait plus loin l'héroïsme de l'amitié, ou celui qui pouvait tenir un tel langage, ou celui qui s'était rendu digne de l'entendre!